OBSERVATIONS

SUR LES ATTAQUES

DIRIGÉES

CONTRE LE SPIRITUALISME,

PAR M. LE DOCTEUR BROUSSAIS,

DANS SON LIVRE

DE L'IRRITATION ET DE LA FOLIE,

PAR LE BARON MASSIAS.

Neque enim vana aut ludicra petantur,
.... Sed de vita et sanguine cernunt. VIRGILE.

Ce ne sont pas de vaines et puériles questions :
il s'agit de savoir si l'homme n'est que matière.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, LIBRAIRE,

RUE JACOB, N° 24;

ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1828.

450
Bill. 148

6779/P

3 titres réunis sous
cette couverture. 60 —

OBSERVATIONS

SUR LES ATTAQUES

DIRIGÉES

CONTRE LE SPIRITUALISME,

PAR M. LE DOCTEUR BROUSSAIS,

DANS SON LIVRE

DE L'IRRITATION ET DE LA FOLIE,

PAR LE BARON MASSIAS.

Neque enim vana aut ludicra petantur,
.... Sed de vita et sanguine cernunt. VIRGILE.

Ce ne sont pas de vaines et puériles questions :
il s'agit de savoir si l'homme n'est que matière.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, LIBRAIRE,

RUE JACOB, N° 24;

ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1828.

551272

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

OBSERVATIONS

SUR LES ATTAQUES

DIRIGÉES

CONTRE LE SPIRITUALISME,

PAR M. LE DOCTEUR BROUSSAIS,

DANS SON LIVRE

DE L'IRRITATION ET DE LA FOLIE.

JAMAIS on n'attaqua notre pauvre ame immortelle avec autant de verve et de savoir, que l'a fait M. le docteur Broussais dans son dernier ouvrage. C'est un feu roulant d'observations physiologiques lancées contre elle, comme autant de projectiles destructeurs. L'indignation contre le kanto-platonisme semble à chaque ligne ranimer et renouveler les objections du fécond critique. Tout cela, dira-t-on, dans un livre sur *l'Irritation et la folie!* tout cela même : le titre ne dit qu'une partie de ce que contient l'ouvrage; deux cent trente-une pages y sont consacrées aux matières philosophiques les plus

abstraites; et l'auteur, pour accorder les deux parties annoncées de son ouvrage avec cette troisième, suppose que la métaphysique n'est qu'un effet de l'*irritation*, une transition à la *folie* (1). Il ne fait pas bon, comme on voit, d'être métaphysicien : à tout hasard, j'en accepte la charge et la responsabilité ; et quoi qu'il advienne, j'aurai du moins la consolation d'avoir eu pour collègue, dans la croyance de ces opinions disgraciées, l'illustre auteur lui-même qui, il y a six ans, était pleinement spiritualiste, ayant commencé par où Cabanis a fini. Voici comment il s'exprime dans sa Physiologie : « C'est « pourquoi je répète que la sensibilité est un « résultat immatériel et incompréhensible, du « moins pour moi, de l'exercice de nos fonctions « (page 151). Sans doute ces phénomènes sont « intellectuels, puisqu'ils supposent l'exercice de « la sensibilité, qui est elle-même tout intellec- « tuelle. » (Page 155.)

Mais il ne s'agit point de ce qu'a pensé autre-

---

(1) *De l'Irritation et de la Folie*, page 240. L'auteur porte sa rancune contre le psychologisme jusque dans sa table des matières; en voici deux articles : « *rêveurs*, voyez *psychologistes*, »... « *métaphysiciens :* leur analogie avec les hypocondriaques et les « *nevro-phatiques.* »

fois M. Broussais : il s'agit de ce qu'il pense, qu'il imprime actuellement : nous allons donc examiner ses doctrines du moment, en nous affranchissant de toute espèce de prévention, et avec la déférence due à des talents que nous faisons profession d'honorer. Nous séparons le médecin du philosophe : le premier est pour nous un bienfaiteur de l'humanité ; en forçant ses collègues à ne chercher la maladie que dans les organes et leurs modificateurs, il a donné les moyens de faire une science exacte d'un art jusqu'à lui conjectural : le second, par la loi des compensations, tendrait à nous ôter plus que l'autre ne nous a donné, en réduisant notre ame immortelle à quelques grains de matière putrescible et périssable.

Je sens qu'il y a de la témérité à entreprendre de lutter contre un aussi redoutable antagoniste ; mais l'importance du sujet, où il s'agit de tout notre être, m'en donne le courage, sinon la force. Je ne me présente pas d'ailleurs sans préparation au combat : jeune encore, et depuis, dans les diverses époques de ma carrière, j'ai été poursuivi par le besoin de philosopher ; pendant dix ans j'ai fait, des études organiques et morales de l'homme, vers lesquelles j'étais instinctivement entraîné, le sujet d'un travail spécial et

assidu. Il n'est aucun bon livre français de physiologie que je n'aie lu attentivement et quelquefois analysé, sentant l'importance de connaître le rapport du physique et du moral de l'homme (1). L'illustre chef de la médecine physiologique lui-même a eu la bienveillance d'insérer deux articles de moi dans ses *Annales*. Il m'est donc permis d'avoir une opinion sur de telles théories. Je puis d'avance assurer, qu'après avoir pesé avec bonne foi et sincérité l'argumentation de M. Broussais, j'ai trouvé qu'il avait été assez heureux, pour que la force des choses et la vérité ne lui permissent pas d'avoir raison. Mais il ne s'agit pas d'être cru sur parole : le lecteur va juger.

Objections de M. Broussais sur l'existence d'un principe intelligent distinct de l'organisation.

Une première lecture du livre de M. Broussais, une seconde, accompagnée de notes prises au crayon, m'ont convaincu que toutes ses objec-

---

(1) Pour avoir négligé l'une de ces études, l'auteur de l'article inséré dans le *Globe* du 9 juillet dernier, en réponse aux doctrines de M. Broussais, n'a pas fait avancer la question de l'épaisseur d'un cheveu, et il a laissé son adversaire maître de son terrain.

tions se réduisent en définitive à deux, aussi anciennes que les premières écoles de philosophie, et que Lucrèce a mises en beaux vers. Elles sortent de notre constitution, elles résultent du fait qui constitue l'humanité. *L'homme est un être mixte :* et comme, des deux moitiés de son être, l'une tombe sous les sens, et que l'autre leur est inaccessible, on s'est demandé, et l'on se demandera tant qu'on ne se sera point fait une opinion arrêtée sur ce problème : l'homme est-il un être mixte ou homogène ? Voici les objections faites aux spiritualistes, qui reconnaissent en nous deux principes, par les philosophes qui n'admettent qu'une seule substance étendue.

Première objection. Rien que ce qui est corps ne peut toucher un autre corps : *tangere et tangi nisi corpus nulla potest res.* Or, l'action n'a lieu que par le contact : donc notre corps ne peut agir sur ce qui n'est point corporel, et, *vice versâ*, ce qui n'est point corporel ne peut agir sur notre corps : donc, un principe immatériel et une organisation matérielle, dans une constante communauté d'action et de réaction, sont deux choses inadmissibles et absurdes.

Seconde objection. Il est prouvé que toutes les modifications de notre organisation, celles surtout du système nerveux cérébral, correspondent

sans exception à nos modes d'être, que nous nommons intellectuels ; donc ceux-ci ne sont que des produits des premiers, et les uns et les autres sont de même nature, sont matériels. Nous connaissons la matière ; elle est présente à nos yeux, elle nous assiége de toutes parts ; pourquoi recourir à une substance différente d'elle, et qui ne tombe sous aucun sens ?

Réponse à la première objection. J'ai présenté ces deux objections dans toute leur force sans chercher à les affaiblir en quoi que ce soit. Quant à la première, dans laquelle seule, à le bien prendre, réside véritablement la difficulté, j'adopte sans restriction l'assertion qu'elle renferme, *que rien, si ce n'est un corps, ne peut toucher un autre corps :* mais, que rien qu'un corps ne puisse AGIR sur un autre corps, ne puisse ÊTRE EN RAPPORT avec un autre corps, voilà qui n'est nullement prouvé, et qui doit pourtant être prouvé, si l'on veut argumenter d'une manière exacte contre l'existence d'un principe intelligent en rapport d'action et de réaction avec nos organes. Peut-on, d'un autre côté, prouver qu'un objet immatériel puisse agir sur la matière ? Quant à moi je le pense, et voici mes raisons.

S'il n'y a que matière, tout peut être ramené

à des éléments matériels ; alors, ces éléments seront actifs, intelligents et savants assez pour s'être constitués dans leurs admirables agrégations, et se maintenir dans leur *statu quo;* mais M. Broussais croit que les molécules élémentaires sont inertes et inintelligentes : « on ne voit point « comment un gaz qui est un corps inerte, et « qui n'a jamais donné des preuves d'intelli- « gence, peut exercer des opérations intellec- « tuelles (1). »

Ainsi que nous il croit en Dieu, « au moteur « suprême (2) »; cause primitive et universelle d'action ; et ce n'est pas à lui qu'il faut dire que faire Dieu matériel est l'anéantir.

Les physiciens reconnaissent que l'attraction agit à travers le vide : il y a donc action, action prodigieuse, sans contact. Ils voient dans l'attraction une force intime et non expansive, qui agit par sa propre énergie et sans intermédiaire.

Ils reconnaissent aussi que les molécules des corps adhèrent les unes aux autres sans se tou-

---

(1) *De l'Irritation et de la Folie*, page 142 : « J'ai fait tous « mes efforts, dit Rousseau, pour concevoir une molécule « vivante, et je n'en ai jamais pu venir à bout. »

(2) *Ibidem*, page 555.

cher: l'action d'adhérer a donc lieu sans contact, sans moyen corporel.

M. Broussais, qui est si fort antipathique aux ontologistes, est lui-même ontologiste, en dépit de lui. En faisant de l'IRRITATION la cause de toutes les maladies et de l'excitation du cerveau, il reconnaît, dans cette irritation, *une force qui fait contracter les fibres*, et il crée ainsi une entité occulte qui ne tombe sous aucun sens.

Plus la matière s'éloigne de ce qu'elle est par sa nature, c'est-à-dire étendue, compacte et solide, plus elle a de force, d'énergie et de puissance; témoin les gaz, la vapeur, le calorique, l'électricité: ce qui semble indiquer que les forces qui régissent l'univers doivent être immatérielles.

Réponse à la seconde objection. Cette objection, dont deux cent trente pages du livre de M. Broussais ne sont que le développement, tombe d'elle-même du moment qu'on a reconnu qu'il n'est pas impossible que l'homme soit un ÊTRE MIXTE (ce qui vient d'être prouvé par la réponse à la première objection), dans lequel deux principes de nature diverse ont des corrélations nécessaires, et sont dans un état constant d'action et de réaction. Comme, dans mes livres philosophiques, j'ai montré l'existence de

ces principes, et que, de plus, j'ai établi leurs rapports avec la nature, au moyen de leur action constante et réciproque, rapports dont jusqu'à présent on n'avait point tenu compte en philosophie, et sans lesquels il est impossible de lui donner des fondements inébranlables, loin de redouter les expériences et les observations de notre savant physiologiste, je les étudie avec soin pour en faire mon profit et en fortifier les théories qui reconnaissent dans l'homme une double substance. Voyons maintenant ce qu'il substitue aux systèmes des spiritualistes, et comment il les combat en détail.

Matière cérébrale intelligente, ses propriétés, son action.

« *Vous dites :* c'est l'esprit, qui n'est point ma-
« tière nerveuse, qui perçoit, sent, raisonne,
« veut, prévoit, etc., etc. *Nous disons :* c'est le
« système nerveux qui fait tout cela (1)..... la
« pensée étant un mode d'action du cerveau, son
« principe appréciable ne peut être que la sub-
« stance cérébrale irritable (2). » Certes, voilà une bien audacieuse et bien tranchante assertion :

---

(1) *De l'Irritation et de la Folie*, page 539.
(2) *Ibidem*, page 547.

c'est le système nerveux qui perçoit, qui sent, qui raisonne, veut, prévoit, etc., etc. La pensée a pour principe et pour étoffe la substance cérébrale irritable : la matière pense, le cerveau est intelligent. Et qu'on ne dise pas que, sans être lui-même intelligent, il produit la pensée. La cause est de même nature que son effet, et, pour recourir à un adage du bon sens vulgaire, *nemo dat quod non habet*, le cerveau ne peut donner ce qu'il n'a pas. D'ailleurs, la croyance véritable de notre auteur est bien que la matière cérébrale est réellement intelligente, puisque, ainsi que nous le verrons, étant excitée d'une certaine manière, elle est la perception, l'idée, la raison, la conscience elle-même.

Mais, la substance cérébrale, de quelque manière qu'elle soit irritée, n'est qu'une agrégation de certaines molécules étendues mises en mouvement; et, j'en appelle à chacun, ne répugne-t-il pas de chercher dans un peu de pulpe nerveuse mue suivant un mode particulier, le principe et la substance de la pensée? L'union en un tout des parties qui composent l'encéphale, et leur mouvement, n'en changent pas la nature inerte par elle-même, et privée d'intelligence. Plus nous étudierons les propriétés, et les produits spontanés et réfléchis de notre principe intelli-

gent, plus nous nous convaincrons qu'on ne doit pas espérer de trouver ce principe dans la matière. Avant de passer à l'étude de ces propriétés, faisons deux observations que nous ne croyons pas sans intérêt.

L'auteur de l'*Irritation* a démontré que la vie n'a pas son principe dans notre organisation (1); comment donc l'intelligence supérieure à la vie, puisque là où est intelligence, il y a toujours vie et la meilleure partie de la vie, et que là où est vie n'est pas toujours intelligence; comment, disons-nous, l'intelligence aurait-elle son principe dans une partie de l'organisation, dans la matière nerveuse du cerveau, tandis que la source de la vie est ailleurs? comment le cerveau, qui ne peut produire la vie, produirait-il l'intelligence?

Que si l'on nous demande de prouver directement et immédiatement l'existence d'une ame immatérielle, nous répondrons qu'aucun sens ne nous a été donné pour saisir l'immatériel (2), mais que ce qui nous est connu de la matière

---

(1) *De l'Irritation et de la Folie*, pages 63 et 64.

(2) Si ce n'est peut-être dans quelques rares moments où Dieu se communique à nous dans la perception du sublime moral.

suffit seul pour nous prouver qu'elle ne peut être intelligente (1), ainsi que nous allons le faire voir; que, d'ailleurs, c'est plutôt à nous à demander aux physiologistes purs, de nous montrer une pensée corporelle, puisque le cerveau est soumis à leur scalpel et au microscope, et qu'ils ne croient qu'à ce qu'ils voient et à ce qu'ils touchent.

PROPRIÉTÉS DU PRINCIPE INTELLIGENT HUMAIN.

Pouvoir de connaître.

Connaître est s'adjoindre l'intelligible, se l'identifier, s'en *pénétrer* de manière que nous et nos idées ne fassions qu'un; or, cette identification est en opposition avec l'une des propriétés primitives de la matière, *l'impénétrabilité.* Elle a place à donner à ses côtés aux surfaces des autres corps; mais elle ne peut les admettre en elle. Nous ne voyons pas que cette identification répugne à une substance simple et une, qui ne peut point offrir de résistance.

CONNAITRE EST ÊTRE EN SOI ET HORS DE SOI:

---

(1) Voyez *Principes de Littérature, de Philosophie, de Politique et de Morale,* tom. IV, depuis la page 24 jusqu'à la page 39.

chose contradictoire, absurde, physiquement et géométriquement impossible appliquée à la matière.

L'intelligence se connaît, elle réfléchit sur soi: dire cela de la matière, c'est avancer qu'un miroir, s'il était miraculeusement animé, pourrait se regarder et se voir en lui-même, sans le secours d'un autre miroir.

Nous connaissons Dieu, puisque nous croyons en lui, avec M. Broussais: Dieu est immatériel; notre intelligence est donc immatérielle, le matériel ne pouvant communiquer par le contact avec ce qui ne l'est pas.

Suivant le physicisme, tout ce que nous connaissons nous vient par les sens et est corporel; tout ce qui est corporel a une forme et une couleur; cependant nous avons une foule de connaissances que nous distinguons très-bien, sans qu'elles aient aucune forme ni aucune couleur. Nous donnons cette dernière observation, non comme une preuve, mais comme un simple aperçu.

Mémoire.

L'intelligence ne pourrait connaître, ou bien ses connaissances seraient mort-nées, si elle ne se ressouvenait. *Je* sais que je suis le même *je*

d'auparavant; je sais que j'ai déja su ce que je sais. Si la mémoire est matérielle, elle concilie en elle l'inconciliable, elle se ment en disant que ses deux *je*, aussi distincts que deux parcelles de matière, n'en font pourtant qu'un. Le moi corporel d'hier ayant une forme, des modifications différentes de celles du moi d'aujourd'hui, elle ne peut dire qu'ils sont le même. Pour se le dire, il faudrait qu'elle les comparât; pour les comparer, il faudrait qu'elle quittât l'un pour aller à l'autre; mais, en le quittant, comme elle est matérielle, elle ne le toucherait plus, elle ne pourrait plus par conséquent le connaître; elle l'oublierait, elle ne serait plus mémoire. Elle sait qu'elle a su telle chose; elle sait que vingt fois elle a su telle autre chose; elle sort donc à volonté du présent pour aller dans le passé, sans néanmoins quitter le présent, ce qui est impossible à la matière, toujours placée dans l'espace, et qui n'y peut occuper qu'un point dans le même instant.

« Cette faculté elle-même est fondée sur ce « qu'on appelle *la liaison des idées;* car la per- « ception actuelle ne pourrait rappeler la per- « ception dont la cause extérieure n'existe plus, « ni celle-ci une troisième, si quelque chose « ne rattachait ces perceptions les unes aux au-

tres (1). » Un *quelque chose* de matériel, sans doute, qui rattache les perceptions les unes aux autres, et à travers lequel, sans le connaître autrement que pour quelque chose, la mémoire doit *pénétrer* pour aller aux perceptions qu'elle cherche, est un étrange moyen d'expliquer cette faculté, et il ne servira guère, si nous ne nous trompons, à accréditer les théories philosophiques de l'auteur.

Volonté. Libre arbitre.

L'être intelligent ne peut connaître, se connaître, connaître son identité, sans *vouloir* être. Dans intelligence, dans mémoire est volonté, comme dans volonté sont intelligence et mémoire. La volonté n'est donc pas un phénomène produit à chaque instant à neuf par le système cérébral, comme le prétend M. Broussais (2); mais elle est une propriété inhérente au principe intelligent humain.

Mais, dit notre illustre antagoniste, vous vou-

---

(1) *De l'Irritation et de la Folie*, page 213.

(2) « Ce qu'on désigne par le mot *volonté* est, comme on « voit, un mode d'excitation de l'encéphale. » (*De l'Irritation et de la Folie*, page 253.)

lez, parce que vos organes vous font vouloir : point d'acte de volonté sans un mouvement organique. J'en conviens, sans que vous puissiez en tirer aucun avantage contre mon système qui établit l'influence réciproque de l'organisation et du principe intelligent, au moyen de l'action de la nature sur l'une et sur l'autre. Qui de la volonté ou du cerveau est prédominant dans nos actes? telle est la question. Consultons l'expérience : une belle orange en faisant impression sur mes yeux, communique son idée au cerveau qui, en mettant en mouvement certains appareils du système nerveux, invite ma volonté à s'en saisir. Mais cette orange n'est pas mienne; je m'abstiens d'y toucher, par un effort fait sur moi, effort accompagné d'un mouvement organique. Nous pouvons donc produire des excitations encéphaliques qui dominent celles que réveillent nos appétits. Le sauvage commande à son cerveau, lors même qu'on tenaille ses chairs, et qu'on déchire ses muscles et ses nerfs. Il y a donc dans la volonté un principe prédominant d'action. Qu'on ne nous oppose pas les malades et les fous : il ne peut être question que de l'homme dans son état normal.

On insiste, « le fait est que nous avons tou-

« jours un motif d'action (1), » mais ce motif est pris dans la volonté même : nous voulons parce que nous voulons. Nous pouvons vouloir contre les motifs les plus puissants de ne pas vouloir ; savoir, le malheur, la pauvreté, la honte, la douleur et la mort. Disons en langage physiologique : LE LIBRE ARBITRE DE L'HOMME, DANS SON ÉTAT NORMAL, PEUT PRODUIRE DES EXCITATIONS ENCÉPHALIQUES QUI DOMINENT CELLES QUE RÉVEILLENT NOS APPÉTITS.

Il est notoire, continue-t-on, que certaines lésions du cerveau affaiblissent, ou même font disparaître entièrement la volonté (2) ; d'où il suit que la volonté est une production du cerveau. Une corrélation du cerveau, tant que vous voudrez ; une production ? non. Nous ne perdrons pas notre temps à montrer qu'il n'est pas merveilleux qu'un être mixte destiné à faire ses fonctions au moyen du cerveau, ne puisse les exécuter normalement, lorsque ce dernier est gravement blessé. Quant à l'assertion que certaines maladies ôtent entièrement la volonté, nous la croyons au moins hasardée. Tant qu'il

---

(1) *De l'Irritation et de la Folie*, page 217.
(2) *Ibidem*, pages 449, 255, 304.

reste une étincelle d'intelligence, il doit rester un degré de volonté correspondant. L'homme tombé dans l'état le plus complet d'imbécillité veut manger, ou au moins respirer, et avaler les aliments qu'on lui met dans la bouche.

Point de volonté sans libre arbitre, lequel est le pouvoir de faire le contraire de ce que nous faisons. Ce pouvoir est tel, dans notre espèce, que nous sacrifions la vie à nos devoirs. Pour être conséquent, M. Broussais n'a pu s'empêcher de le faire produire par le cerveau : « Dans « tous les cas la lutte se passe dans l'encéphale, « et physiologiquement elle n'est autre chose « pour lui qu'une excitation susceptible de plu- « sieurs variétés.

« C'est ainsi que l'idée de liberté, qui n'est « qu'une formule, doit être traitée (1). » Alors la vertu, qui ne peut exister sans liberté, n'est plus aussi qu'une formule. En conséquence notre auteur ne reconnaît « de perceptions appelées « morales, que celles qui n'intéressent point nos « premiers besoins, mais seulement la curiosité, « et le besoin d'observation (2). » Lisez section 3e,

---

(1) *De l'Irritation et de la Folie*, page 219.

(2) *Ibidem*, page 220.

chap. IV, du livre premier, intitulé : *Raison des prérogatives qui distinguent l'homme entre tous les animaux;* vous serez attristé, et comme glacé, en voyant que ces prérogatives se réduisent en définitive à *la dernière impulsion végétative que reçoit le cerveau.* Ne soyons pas néanmoins injustes envers notre grand physiologiste; il reconnaît que nous sommes faits pour la vertu, et il nous engage à en pratiquer les actes, page 555. Écoutons à présent Rousseau sur le même sujet : « Il est donc vrai que l'homme « est le roi de la nature, au moins sur la terre « qu'il habite; car, non-seulement il dompte tous « les animaux, non-seulement il dispose des élé- « ments par son industrie, mais lui seul sur la « terre en sait disposer, et il s'approprie encore, « par la contemplation, les astres même dont il « ne peut approcher. Qu'on me montre un autre « animal sur la terre qui sache faire usage du « feu, et qui sache admirer le soleil. Quoi! je « puis observer, connaître les êtres et leurs rap- « ports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, « beauté, vertu; je puis contempler l'univers, « m'élever à la main qui le gouverne; je puis « aimer le bien, le faire; et je me comparerais « aux bêtes! Ame abjecte, c'est ta triste philoso- « phie qui te rend semblable à elles; ou plutôt

« tu veux en vain t'avilir : ton génie dépose « contre tes principes, ton cœur bienfaisant dé- « ment ta doctrine, et l'abus même de tes facultés « prouve leur excellence en dépit de toi (1). »

ACTION DU PRINCIPE INTELLIGENT HUMAIN ET DE SES PROPRIÉTÉS.

Perception.

Avant de voir ce que l'auteur de *l'Irritation* pense, et ce qu'on doit penser de la PERCEPTION, présentons une considération fondamentale, vers laquelle convergent toutes les questions traitées et à traiter dans cet opuscule, et qui offre un moyen de rapprochement entre le point de vue philosophique purement physiologique, et notre point de vue psycho-physiologique.

Tous les phénomènes intellectuels et moraux sont uniquement attribués à la matière par les physiologistes purs ; il est donc essentiel de s'entendre sur ce mot *matière*, et de savoir quelle signification précise on doit y attacher.

Tous les physiciens regardent la matière comme

---

(1) Émile, livre IV.

étendue, impénétrable, indéfiniment *divisible;* le plus grand nombre, parmi lesquels sont MM. Broussais, Biot, de Laplace, la regardent aussi comme *inerte*, même dans l'organisation des animaux, où elle est mue plutôt qu'elle ne se meut elle-même.

Il est, pour les physiologistes sensualistes, une autre sorte de matière, étendue, impénétrable, divisible sans doute comme l'autre, mais, par elle-même active et intelligente, opérant en tant qu'unité indivisible (1), et en rapport avec toute l'organisation ; exécutant, au moyen de l'instinct qu'elle crée (2), plus de merveilles que n'en peut produire et comprendre le plus habile mécanicien, et sachant ce qu'ignore le plus profond géomètre : elle se connaît et les objets autres qu'elle; elle calcule les lois de l'univers, s'élève à l'idée du souverain moteur, adore et prie; elle veut et ne veut pas; sacrifie ses penchants à ses devoirs, et se dévoue à une mort vo-

---

(1) En agissant comme unité, la *matière pensante* va contre sa nature; en agissant comme composée, on peut en couper les produits en morceaux.

(2) « Ce qu'on nomme *appétits*, sont des perceptions venant « des stimulations viscérales.... Ces émotions constituent l'*in-* « *stinct* ». *De l'Irritation et de la Folie*, page 235.

lontaire, en redevenant matière brute par sa décomposition (1). Eh bien, sans nous gendarmer contre les physiologistes qui nomment matière cette seconde puissance, qu'ils nous permettent de lui conserver le nom d'ame (2), de principe intelligent, et de la considérer comme une force, une cause qui agit sans contact, ainsi que Dieu, l'attraction et notre volonté.

La question se réduit donc rigoureusement à ceci : La matière est-elle intelligente, ou l'intelligence est-elle immatérielle ? Dans la première opinion, qui offre d'abord deux mots et deux idées inconciliables, sont les mêmes difficultés qui se trouvent dans l'autre système; de plus, des conséquences qui mènent à l'impossible, au contradictoire, à l'absurde. Les difficultés qui naissent de la seconde théorie, sont de la nature de celles qui sont inhérentes à toutes les sciences, qui ne renversent point celles-ci par leurs fondements, bien qu'on ne puisse les

---

(1) Si c'est de la matière qui se voue à la mort, elle va contre la première loi des êtres vivants, qui veulent avant tout leur conservation.

(2) L'ame est le principe intelligent considéré, non en lui-même, mais dans ses relations avec le corps : ame, *intelligence en rapport avec l'organisation.*

résoudre, qui tiennent aux bornes de notre esprit plus qu'à la nature des choses. Pour savoir comment l'esprit agit sur l'organisation, il faudrait connaître ce que sont en eux-mêmes l'esprit et la matière ; chose qu'il faut renoncer à savoir.

Dans la croyance qui considère l'ame comme *intelligence immatérielle* en rapport avec le corps, au moyen de l'action réciproque de l'homme et de la nature, on n'est gêné par aucun fait physiologique, on n'en craint aucune conséquence; on fait au contraire son profit de toutes les observations des naturalistes et des physiciens. Dans l'hypothèse qui reconnaît la *matière intelligente*, vous marchez entre deux ordres de phénomènes qui ne se tiennent par aucun lien, ou plutôt qui se combattent; entre des causes et des effets qui se repoussent. Étayons encore le spiritualisme de quelques preuves presque directes et immédiates.

Point d'action primitive sans intelligence et volonté; point de volonté sans liberté; point de liberté dans la matière; or, nous avons prouvé que notre principe intelligent est libre; il est donc immatériel, puisque une chose est ce sans quoi elle ne peut être conçue.

Si la matière pensait par sa nature, elle pen-

serait toujours, car on ne peut cesser d'être un seul instant ce qu'on est essentiellement ; or la matière ne pense pas toujours ; la pensée lui vient donc d'une chose qui n'est pas matérielle.

Le vulgaire des penseurs ne connaît, ne croit possibles que les corps ; les penseurs doués d'une excessive énergie de réflexion, ne croient qu'à l'ame. Ce qui est certain, c'est que tout ce qui se passe dans l'univers pourrait avoir lieu pour nous sans matière (au moins sans matière inerte), mais non sans intelligence. Les extatiques et les fous ne voient-ils pas hors d'eux ce qui n'y est point?

Si nous n'étions que matière, comment notre nature pourrait-elle se mentir, et se dire qu'elle est autre chose qu'elle-même?

Ce qui précède peut être réduit à ce syllogisme : L'INTELLIGENCE EST OU SIMPLE (1), OU ÉTENDUE ; or, elle ne peut être étendue (2), donc elle est simple.

« Les rationalistes sont, comme nous, réduits « à recourir aux choses que les sens leur ont fait « connaître, pour donner aux autres des idées de « leurs pensées. » On aurait vainement recours

---

(1) Nous avons montré qu'il existe des forces invisibles et impalpables, qui agissent à distance et sans contact.

(2) Nous avons également montré que la matière ne peut

aux sens pour donner la forme de la volonté, de la mémoire, de la vision, de l'audition, du tact, de l'olfaction et de la dégustation; je ne dis point de la vue, de l'ouïe, du toucher, de l'odorat et du goût. Les langues de tous les peuples civilisés ont des mots différents pour distinguer l'action des sens de la perception des effets de cette action; ce qui nous ramène naturellement au sujet de ce paragraphe.

L'intelligence humaine ne peut agir qu'en *percevant*, tant elle est dépendante des objets qui nous environnent, et des lois qui les régissent; tant est étroit et indissoluble l'hymen qui nous unit à la nature. Perception suppose don et acceptation, objet perçu et sujet percevant. Elle est l'appropriation, l'identification de l'idée d'un objet ou d'une affection, que nous renfermons dans une image ou dans un mot, pour les distinguer et les rappeler à la mémoire. M. Brous-

---

connaître, se souvenir, vouloir, choisir, réfléchir, juger, comparer, raisonner, admirer et se sacrifier. Mais, dit Locke, bien que la matière ne pense point par sa propre vertu, Dieu peut lui avoir adjoint la pensée. Dieu ne peut aller contre sa propre nature en agissant contre la nature des êtres. C'est, au reste, une singulière manière de raisonner que de dire, pour prouver l'existence d'une chose qui répugne à la raison, qu'il n'est pas impossible que Dieu ait fait cette chose.

sais l'entend autrement : « La perception est donc « le phénomène unique de l'intelligence. Ce que « nous en savons positivement, c'est 1° qu'elle « se fait dans le cerveau; 2° qu'elle est une exci- « tation de sa substance. Je ne veux pas dire « qu'elle est un effet, un résultat de l'excitation « de cette substance; je dis qu'elle est cette ex- « citation elle-même, dans un de ses modes. « J'ajoute que l'idée ne saurait être autre chose. « Les maladies de l'encéphale prouvent tout cela « d'une manière invincible : elles fournissent « l'expérience directe qui démontre que ces mots « *sensations*, *perceptions*, *idées*, ne peuvent pré- « senter au physiologiste autre chose que de la « matière nerveuse dans certains modes d'excita- « tion (1). » La perception étant, non point, ainsi que le dit le savant professeur, le phénomène unique de l'intelligence, mais le point fondamental sans lequel elle ne pourrait tirer parti de ses propriétés, on voit combien il importe d'examiner avec un soin scrupuleux et impartial sa théorie à cet égard. Pour cela, suivant notre coutume, nous diviserons le paragraphe que nous avons cité, en autant de propositions différentes

---

(1) *De l'Irritation et de la Folie*, pages 213 et 214.

qu'il en contient, afin qu'on puisse, pour ainsi dire, tourner autour de chacune d'elles, et les considérer séparément sous toutes les faces.

1° La perception est le phénomène unique de l'intelligence.

2° La perception a lieu dans le cerveau.

3° Elle n'est pas un effet, un résultat de l'excitation cérébrale.

4° Elle est cette excitation cérébrale elle-même.

5° Nos *sensations*, nos *perceptions*, nos *idées*, ne sont autre chose que de la matière nerveuse dans un certain mode d'excitation.

6° *Tout cela* (tout ce qui est contenu dans ces cinq propositions) *nous le savons positivement, et est prouvé d'une manière invincible.*

Voyons si tant de promesses seront confirmées, et si des assertions aussi extraordinaires se soutiendront devant une critique un peu exacte et judicieuse.

La perception est le phénomène unique de l'intelligence. Quand on juge, on est actif; quand on perçoit, on est presque entièrement passif. Le jugement est un acte positif par lequel on prononce sur l'être ou le mode d'être des objets; la perception est l'appropriation d'une idée ou d'une affection. Vous pouvez également distin-

guer de la perception, la réflexion, la comparaison, le raisonnement, l'induction : donc la perception n'est pas le phénomène unique de l'intelligence.

La perception a lieu dans le cerveau. Transeat : les psychologistes ne l'ont jamais nié ; ils ont même eu le tort de trop localiser le principe intelligent, lequel peut agir à distance, ainsi que le principe de vie et les autres forces de la nature.

La perception n'est pas l'effet, le résultat de l'excitation du cerveau. Elle sera donc un fait, tel qu'il n'en existe point d'autre, sans cause et sans conséquences, un phénomène mutilé. Le vice de cette énonciation va se faire mieux sentir par le développement de la proposition suivante.

La perception est l'excitation elle-même du cerveau. Dans EXCITATION je ne vois que mouvement communiqué. Que ce mouvement ait lieu dans le cerveau ou dans toute autre partie de l'organisation, il ne peut causer qu'un déplacement des parties, sans qu'il ait rien de commun avec la perception, avec la conscience de la perception qui en est inséparable. Mais, dira-t-on, dans toute perception il y a excitation du cerveau. Soit : la question n'en reste pas moins tout entière. Je vous demande qui perçoit l'excitation,

ou plutôt l'effet de l'excitation ? M. Dutrochet, dans ses belles expériences sur *l'électricité intra-capillaire*, a reconnu que l'effet de celle-ci était action, excitation des fluides, et réaction des solides; mais il s'est bien gardé de conclure que cette action fût la sensibilité elle-même, encore moins la perception. Il reste toujours à savoir qui perçoit l'effet de *l'électricité intra-capillaire.*

Reprenons notre proposition : *la perception est l'excitation elle-même du cerveau.* Comme, dans la thèse que nous examinons, on repousse tout autre agent percevant, il faut bien que l'excitation se perçoive elle-même ; mais, d'après les théories de notre honorable adversaire, l'excitation est matérielle : concevez, si vous le pouvez, une portion de matière mue se percevant elle-même.

L'auteur de *l'Irritation et de la Folie* n'a point reculé devant cette idée. Il prétend que tous nos jugements se réduisent à *la perception de la perception* (1), et que *percevoir soi-même percevant, constitue toutes nos facultés intellectuelles* (2). Traduisons cette singulière proposi-

---

(1) *De l'Irritation et de la Folie*, page 213.
(2) *Ibidem*, page 211.

tion, qui renferme tout le système ideo-nervoso-logique de M. Broussais, avec son propre dictionnaire.

La perception est *excitation* : dans excitation, quelque chose ou quelqu'un est excité, est dans un état passif; mais *percevoir* est actif; dans percevoir il y a donc de l'actif et du passif; on est excité et l'on excite. Qui excite-t-on? *soi-même percevant;* mais ce soi-même, en tant que *percevant,* est excitant et excité; dans la perception, c'est donc un objet excité et excitant, qui excite un objet excité et excitant; et cet objet est *soi-même*, et ainsi, sans discontinuation, dans toute série d'idées, de sensations, de souvenirs. Il est incompréhensible comment l'auteur s'est laissé préoccuper au point de ne pas s'apercevoir de cette tautologie de mots et d'idées. Forcé par ses doctrines d'attribuer à la matière des propriétés et des fonctions qui ne lui appartiennent pas, et d'allier des choses disparates, son style, comme il devait arriver nécessairement, n'a pu exprimer ce qui est faux et incohérent, et ses paroles ont protesté contre ses opinions.

Dans perception est autre chose qu'excitation; il y a appropriation d'une idée ou d'une affection. Dans la perception, par exemple, d'un éléphant, il y a image intérieure, et, s'il est pré-

sent, vue extérieure de l'animal. L'excitation, nous l'espérons, n'est ni l'éléphant, ni son image formée de rayons lumineux savamment modifiés par les diverses humeurs de l'organe visuel. « Si « l'on amincit la partie postérieure de la sclérotique, et qu'on place au devant de la cornée, à quelque distance, un objet lumineux, par exemple la « flamme d'une bougie, on voit, en regardant par « derrière, se former au fond de l'œil une petite « image bien nette, teinte des mêmes couleurs « que l'objet, et qui grandit ou diminue selon « qu'il s'approche ou qu'il s'éloigne, ainsi que « M. Magendie l'a remarqué (1). » Certes ce n'est point l'image qui, dans l'animal vivant, se voit elle-même, sa couleur, ses grandeurs diverses, et l'objet, qui est hors de l'œil; c'est encore moins elle qui juge (2) que sa grandeur effective, qui n'est que de quelques points, correspond à un éléphant de douze pieds et d'un volume colossal.

Après avoir réduit tout l'homme intellectuel à

---

(1) *Précis élémentaire de physique*, de Biot.

(2) *Principes de Littérature, de Philosophie, de Politique et de Morale*, tom. II, page 227, depuis l'aphorisme 941 jusqu'à 945.

cette formule : *je me perçois moi-même percevant*, M. Broussais réduit la conscience à cette autre formule : *je sens que je sens*. Mais sentir n'est pas une chose simple (1), pour sentir il faut *savoir* qu'on sent; sentir qu'on sent n'est pas la même chose que savoir qu'on sent. Pour savoir qu'on sait et qu'on sent, il faut autre chose que des sens. Sentir et savoir, il est vrai, sont tous deux accompagnés d'un mouvement organique; mais avec cette différence que, dans SENTIR, ce mouvement enveloppe et absorbe presque en entier la perception, tandis que dans SAVOIR le mouvement organique est comme nul, et que la perception de l'idée est ce qui domine dans le principe intelligent. Sentir est savoir qu'il se passe en nous une modification organique; or, la modification est différente de savoir : je souffre d'une blessure ; souffrir est autre chose que savoir que je souffre.

Je sens que je sens ne dit rien de plus que *je sens;* ce mot ajouté à lui-même ne fait point faire un pas de plus en avant à l'intelligence. Il n'en est pas de même de *je sais que je sens*. On peut

---

(1) *Principes de Littérature, de Philosophie, de Politique et de Morale*, page 204, aphorisme 884.

savoir qu'on sent, mais on ne peut sentir qu'on sait.

Dans SENTIR est intelligence, dont l'action se confond avec le mouvement organique ; dans SAVOIR est intelligence, dont l'action se sépare du mouvement organique par la réflexion. D'où il résulte que le premier fait de conscience (de perception analysée) n'est pas *je sens que je sens* (1), lequel se perd dans le mouvement général de l'organisation, mais *je sais que je sens*; fait recueilli et analysé par la réflexion. Gloire à notre immortel Descartes, qui l'a reconnu comme la base immuable de la philosophie ! JE PENSE, DONC JE SUIS UN ÊTRE PENSANT (2).

Nous sommes arrivés à la cinquième proposition : *Nos sensations, nos perceptions, nos idées, ne sont que de la matière nerveuse dans un certain mode d'excitation.* Notre réponse est dans l'article précédent, et, par surérogation, nous renvoyons, page 196 du *Problème de l'esprit humain*, où nous examinons le système des idées corporelles de M. Azaïs. On y verra sans peine que de telles opinions ne sont pas *prouvées*

---

(1) Dans *conscience* est le mot *science*.

(2) Dans *sentir* il n'y a point *pensée*.

d'une manière invincible, quoi qu'en ait dit M. Broussais.

Je me proposais en commençant, de suivre notre savant professeur dans ce qu'il dit des créations et des opérations du principe intelligent humain, du moi instinctif (1), qui réside dans les viscères inférieurs; du moi intellectuel qui siége dans le cerveau; de la réflexion, de l'attention, de la comparaison, du jugement, du raisonnement, de l'induction : mais, outre que j'en ai traité en divers endroits de mes ouvrages, et que je me propose d'y revenir dans un *Traité élémentaire de philosophie psycho-physiologique*, qui ne tardera pas à paraître, j'ai senti qu'il fallait savoir s'arrêter, et ne pas avoir l'air de se défier de l'intelligence du lecteur; que je pouvais bien ajouter au nombre, mais non à la valeur et au poids de mes raisons; et qu'il ne me restait point de moyen de persuader celui qui

---

(1) « Si l'homme acquiert un surcroît de faculté intellectuelle, « il reçoit une ampliation de faculté instinctive. » (*De l'Irritation*, page 107.) M. Broussais, qui est d'ordinaire exact observateur, nous semble ici en défaut : l'intelligence ne se développe qu'aux dépens de l'instinct. Chacun connaît l'immense supériorité des facultés instinctives des sauvages sur celles des peuples civilisés.

ne l'a point été par ce qui précède. Je finis donc par un très-court article, dont l'effet est tout moral, et n'en est peut-être par là que mieux en droit de prouver; mais j'ai auparavant quelques mots à dire sur le second titre que M. Broussais a donné à son livre.

Ce second titre est : *Rapports du physique et du moral.* Pour M. Broussais, le physique est, avec raison, notre corps et spécialement le cerveau; pour lui, le moral est encore le cerveau, et ses produits, suivant lui, matériels; quant aux rapports, il n'en est pas dit un seul mot dans les cinq cent quatre-vingt-dix pages qui composent son ouvrage. Il ne faut pas s'en étonner : dans ce mot *rapports* est le nœud du problème philosophique; et, d'ailleurs, entre le physique et le moral, tels que l'auteur les entend, entre la matière et la matière, le cerveau et le cerveau, il ne peut y avoir rapport, il n'y a qu'identité.

Conséquences de la philosophie purement physiologique, et de la philosophie psycho-physiologique.

Les conséquences de la première sont NÉCESSITÉ, NÉANT; les conséquences de la seconde sont VERTU, IMMORTALITÉ.

M. Broussais a mis en tête de son livre pour

épigraphe : LISEZ ; nous mettons à la fin de cet opuscule pour épilogue : CHOISISSEZ.

Nota benè. NOS OBSERVATIONS portent sur la partie philosophique du livre du savant professeur, et non sur la partie médicale que nous trouvons excellente, autant que nous pouvons en juger, notamment pour ce qui concerne le système cranologique du docteur Gall; encore moins ces observations ont-elles trait à sa personne et à ses talents, pour lesquels nous sommes plein d'estime et de vénération.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES.

Motifs qui ont engagé l'auteur à publier ces observations..... 1

Les objections que fait M. Broussais contre le spiritualité de l'ame sont aussi anciennes que la philosophie, et ont leur source dans la constitution humaine..... 4

Réponse à ces objections. Il y a autre chose que des éléments; preuves qu'il existe des essences, des forces simples, incorporelles..... 6

Exposition du système que M. Broussais substitue à celui des spiritualistes..... 9

Il explique par l'action du système nerveux tout ce que les spiritualistes attribuent à une essence simple; mais le pouvoir de connaître, la mémoire, la volonté, la perception ne peuvent être attribués à la matière..... 12

Entre la matière intelligente, et l'intelligence immatérielle, il faut choisir : la première de ces opinions présente non-seulement des difficultés insurmontables, mais encore elle répugne à la raison; la seconde réclamée par la raison et la conscience, offre, il est vrai, des difficultés insurmontables, mais elle a cela de commun avec

PAGES.

certaines vérités mathématiques; et il s'en trouve de telles dans toutes les sciences..... 22

Il réduit l'intelligence et la conscience à deux formules : examen de ces formules..... 29

Conséquences de la philosophie des physiologistes purs, et de celle des psycho-physiologistes. 35

FIN.